

Souvenir du bombardement des gares de Juvisy sur Orge et d'Athis Mons le 18 Avril 1944
par deux anciens pompiers volontaires de Juvisy sur Orge
« Serge Monjeaud et André De Wolf »

Depuis un certain temps, on savait que l'aviation alliée détruisait d'une façon systématique les gares de triage de la région parisienne.

Les gares de Trappes, Creil, Versailles, Villeneuve Saint Georges avaient été bombardées au début du printemps 1944.

Le dimanche 16 Avril 1944 lors d'une réunion à la mairie de Juvisy, des officiers supérieurs allemands étaient venus prévenir le maire de Juvisy qu'il fallait s'attendre à un bombardement de la gare de triage dans les quarante huit heures et de prévoir une évacuation de la population à une distance de sept cent mètres de la gare. Le maire fit afficher par Serge Monjeaud et René Mespezat, tous les deux appariteurs à la commune, un avis invitant les habitants proches de la gare à se retirer du centre de Juvisy.

Dans la soirée du 18 Avril, je quittais Serge Monjeaud vers 20H30. Ce soir là, le ciel était clair et bien dégagé de nuages. A 22H45, l'alerte fut donnée par les sirènes de la région. Je m'habillais remettant la tenue de feu et prenais ma bicyclette pour rejoindre l'école Jean Jaurès située rue Petit (le Lieutenant Buchet nous avait commandé de rejoindre cette école ; à seule fin d'avoir un second groupement de secours). Quant à moi, arrivé sur l'avenue de la Cour de France (nationale 7) je vis deux grappes de fusées éclairantes de couleur verte sur la gare de triage et de couleur rouge sur la gare de voyageurs.

Arrivé au 36 de l'avenue de la Cour de France, Serge Monjeaud sortait de son domicile avec sa bicyclette. Je lui dis : « cette fois c'est pour nous ».

En allant rejoindre l'école de la rue Petit, nous remarquâmes des personnes (assez nombreuses) qui rejoignaient les abris en courant.

Arrivés à l'école, nous nous dirigeâmes vers le téléphone. Subitement nous fûmes éclairés par des fusées (panthfinders mot anglais signifiant pionniers ou éclaireurs). Ces fusées suspendues à des parachutes étaient d'une éblouissante couleur blanche. Il était 23H10 lorsque les premières bombes éclatèrent dans le triage, avec une remarquable précision. Serge Monjeaud et moi allèrent regarder sur le perron de l'école. Je me souviens lui avoir dit « ils tapent dans le mille », nous sommes retournés au téléphone, Serge décrocha l'appareil et appela la mairie où se trouvait le poste de commandement pour obtenir les instructions. Le lieutenant Buchet lui répondit d'aller rejoindre la voiture qui devait passer dans le bas de la rue Petit. Le matériel avait été ramené de la gare au 36 de l'avenue de la Cour de France. En quittant l'école une partie de la verrière s'est effondrée à quelques mètres derrière nous, des morceaux de fer déchirant la veste de cuir de Serge. Nous avons essayé de rejoindre la voiture mais sommes arrivés après son départ. Le bombardement était d'une telle intensité que nous dûmes rejoindre un abri situé rue Frédéric Merlet. Celui-ci était rempli de personnes. Nous sommes restés à la porte. Le souffle des bombes tombant derrière l'observatoire nous collait contre une porte, nous reçûmes des projections de pierre et de terre. A la suite d'une accalmie, nous avons tenté de rejoindre la mairie en empruntant la rue de l'observatoire puis la rue Camille Flammarion (appelée souvent la vieille montagne). Je me suis arrêté devant un cratère de bombe d'une profondeur de trois ou quatre mètres. Le bâtiment de l'Orangerie était écroulé.

La passerelle du zodiaque détruite se dressait verticalement. Dans le boulevard Raspail deux maisons brûlaient. Nous avons rebroussé chemin, repris la nationale 7 en direction de la rue Piver.

A la hauteur de la propriété de Monsieur Longuet, une fusée éclairante achevait de se consumer.

Dans la rue Piver, des fils électriques et des débris de toutes sortes jonchaient le sol.

Un avion venant de la direction Ouest-Est largua ses bombes. A ce même moment je tombais enchevêtré dans les

fils électriques. Serge pu les éviter, en arrivant dans le bas de la rue Piver, me dit : « regarde, il n'y a plus de mairie ».

On entendait l'eau couler provenant de canalisations crevées ainsi qu'une très forte odeur de gaz.

Un rescapé errant au Carrefour de la rue Piver et de la grande rue nous prononça cette phrase « tous les pompiers sont morts », nous sommes allés sur la place de la mairie. Une personne me dit : « il y a des morts et des blessés dans l'église ». Je m'y suis rendu. Dans la sacristie se trouvait un bébé dans ses langes de couleur bleu à côté de sa mère. Tous les deux décédés, puis des gens blessés. Ne pouvant intervenir, je suis rentré chez moi déposer ma bicyclette et suis reparti à travers les trous de bombes rejoindre la place de la mairie pour participer aux secours. Parmi les pompiers tués sous la mairie, il y avait sept camarades. Les secours s'organisèrent lentement. Le maire se trouvant sur les lieux fût interpellé par Serge qui lui demanda des brancards et l'aide de jeunes gens des équipes nationales. Accompagnés de ces garçons, Serge se dirigea par la rue Camille Flammarion sur un des abris proche de la [passerelle du zodiaque](#). Un officier de pompiers des communes avoisinantes participa au dégagement de personnes ensevelies dans un des abris. Les corps des victimes furent transportés provisoirement dans un local sur la nationale 7. Quant aux blessés, ils furent dirigés sur Viry Chatillon. Serge est ensuite redescendu sur la place de la mairie. Vers une heure du matin, la première bombe à retardement éclatait dans la Chapelle du lycée Saint Charles, quelques instants plus tard, une seconde bombe éclatait dans les villas Lardy avenue de l'Orge - aujourd'hui avenue du Général De Gaulle - toute la nuit à intervalle plus ou moins régulier. Les bombes à retardement éclataient. Se rendant compte du danger qu'encouraient les secours, un colonel de sapeur pompier secondé par un capitaine fit arrêter les secours. Ceux-ci reprirent le mercredi matin 19 Avril. Là il faut ouvrir une parenthèse (Monsieur Henri Longuet mit à la disposition des secours, du matériel pour activer le déblaiement en particulier de la mairie). Au cours de ce déblaiement, des pompiers entendirent des appels d'un pompier qui appelait le lieutenant Buchet. Ce sapeur était Roland Mespezat, seul survivant des pompiers. Blessé, il fût transporté à l'hôpital de Corbeil et fût décoré de la médaille du dévouement par le Maréchal Pétain. A la demande du sous-lieutenant Dupuis, Serge se rendit au Commissariat de Police pour donner des renseignements des personnes décédées et des blessés.

Les personnes décédées [furent déposées dans l'église où l'on dénombra 96 cercueils](#). Parmi eux reposaient cinq sapeurs pompiers.

Deux autres, le sapeur René Mespezat et le caporal Marcel Marot furent retrouvés le matin des obsèques.

Quant à moi, je participais aux secours rue de l'Hôtel de Ville, avenue de l'Orge, dans un pavillon près de la gare.

Avenue de l'Orge, une bombe à retardement blessa le sapeur Beaugua qui perdit un œil. Les bombes à retardement explosèrent encore pendant environ huit jours.

Voilà le récit du bombardement de Juvisy tel que nous l'avons vécu. Une manifestation à lieu à cette date - anniversaire chaque année. Peu des nôtres peuvent y participer, ce qui est bien regrettable. Les survivants se retrouvent souvent seuls et oubliés.

André DE WOLF



Extrait d'une photocopie de la page du registre du 18/04/1944 de la caserne de Sapeurs Pompiers de Juvisy-sur-Orge.

Page entière disponible en haute résolution disponible à l'adresse suivante :

<http://picasaweb.google.fr/elfronto/ArchivesAthisMonsEtJuvisySurOrge/photo#5166537108500295234>

Source : Centre de Secours des Sapeurs Pompiers de Juvisy-sur-Orge

Remerciements au Major Éric GILAVERT et à l'Adjoint Chef BERTRAND pour leur gentillesse.